

**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises  
**Herausgeber:** Société d'histoire du canton de Fribourg  
**Band:** 9 (1921)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Alexandre Daguet et son temps (1816-1894)  
**Autor:** Schorderet, Auguste  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-817629>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



allait se poursuivre, se développer, se multiplier sous des formes diverses pendant tout le cours du XIX<sup>me</sup> siècle et semer dans notre petite patrie bien des malheurs et bien des perturbations.

[Les adversaires de la méthode du P. Girard escomptaient la retraite du pédagogue, dont les théories philosophiques, la doctrine large et généreuse et surtout la popularité grandissante leur portaient ombrage autant — il faut le dire — que le zèle et l'intransigeance des défenseurs de l'enseignement mutuel. Le vote du Grand Conseil était donc bien une victoire de parti, du même parti qui avait triomphé quelque cinq ans auparavant d'une opposition énergique en rappelant les Jésuites au Collège St-Michel, et, pour cette raison, cette décision, à laquelle avait puissamment contribué l'intervention du digne, mais faible Mgr Yenny, devait étendre ses conséquences bien au-delà

---

*« d'une époque encore si peu éloignée de nous, le conférencier n'avait  
« sans doute pas mesuré tout l'inconvénient d'une semblable évocation  
« devant un auditoire qui n'était pas venu pour recevoir des leçons  
« politiques, mais pour s'instruire agréablement dans la sereine  
« atmosphère de la courtoisie académique.*

*« Il y aurait mainte réserve à faire sur les appréciations que  
« M. Schorderet a émises au cours de son aperçu des événements des  
« cinquante dernières années du siècle passé. En se piquant de s'ex-  
« primer avec franchise et impartialité, le conférencier n'a pas laissé  
« que de céder parfois au préjugé et à la passion qu'il blâmait dans  
« les autres. »*

Je ne suis certes pas de ceux qui considèrent comme une offense une critique raisonnable et juste, et je me fusse sans mot dire incliné devant des objections précises et fondées ou des citations me convainquant d'erreur. Mais je n'entends pas rester sous le coup d'une accusation de parti-pris que rien ne motive et qu'on fait reposer sur des « réserves » ...inexprimées ! J'ai rapporté des faits historiques ; je les ai appréciés suivant ma conscience, et non en politicien intéressé à exalter ou à dénigrer. Dès le début de ma conférence, j'ai loyalement prévenu mes auditeurs de cette attitude, me défendant de vouloir faire l'apologie d'un parti quelconque et surtout réclamant indulgence pour des opinions personnelles que je ne veux imposer à quiconque ! *La Liberté* se trompe donc volontairement en estimant que je n'ai pas mesuré les difficultés

du domaine scolaire et faire sentir ses effets longtemps encore dans toute la politique fribourgeoise] <sup>1</sup>.

Le P. Girard, comme on s'y attendait, remit sa démission deux jours après cette mémorable séance et, en même temps, les cinq instituteurs attachés à l'école et les membres de la commission scolaire, le chanoine Fontaine en tête, renonçaient à leurs fonctions.

« Je vous avoue, *disait entre autres le chanoine Fontaine,*

---

d'un rappel de luttes politiques aussi proches ; elle se trompe encore quand elle me prête — fort gratuitement d'ailleurs — l'intention de donner des leçons politiques ; et surtout elle commet une véritable injustice en m'accusant de passion, de préjugés ou de partialité. Je n'ai qu'une passion : celle de mon pays fribourgeois ; qu'un préjugé : celui de rêver — et de prêcher aussi parfois — l'union désirable, — certes possible aujourd'hui ! — de tous les vrais patriotes pour le bien du canton ; qu'une partialité qui consiste à préférer les modestes talents nationaux aux génies d'importation... Et je ne crois pas, en cette conférence m'être écarté de ces principes qui, en tous temps, m'ont dirigé !

Mes lecteurs jugeront. Pour répondre aux insinuations dont j'ai été l'objet, je mets sous leurs yeux le texte intégral de ma conférence, tel qu'il a été *lu* à la Grenette. Loin d'en retrancher quoi que ce soit, j'y rétablis — en les indiquant chaque fois — les passages que j'ai dû supprimer ou écourter pour abréger une causerie déjà fort longue. De plus, j'ajoute quelques notes servant tantôt à préciser ou à compléter les indications données, tantôt à mentionner les sources auxquelles j'ai puisé, et tantôt aussi à fournir quelques détails ou quelques renseignements supplémentaires.

Puisque ces explications préliminaires m'en offrent l'occasion, je ne veux pas manquer d'exprimer ici ma reconnaissance à M. Pierre Favarger, avocat à Neuchâtel, le petit-fils d'Alexandre Daguët, qui a bien voulu, avec une rare complaisance, me confier la correspondance et les précieuses archives qu'il tient de son grand père. Grâce surtout à ces intéressants documents, il m'a été donné d'appuyer mes appréciations de la carrière et des vicissitudes de Daguët sur des fondements solides et certainement impartiaux, puisqu'il s'agit surtout de lettres intimes d'où sont absentes les préoccupations politiques intéressées.

*Auguste Schorderet.*

<sup>1</sup> Le passage entre [ ] a été omis à la conférence.

*dans sa lettre au préfet, que ma conscience ne me permet pas de prendre part à cette œuvre de destruction. Tout ce que la charité chrétienne me prescrit ici, c'est de faire des vœux sincères pour que les auteurs de cette mesure soient moins criminels aux yeux de Dieu qu'ils ne le sont aux miens. »*

Cette opinion, exprimée avec la belle et franche impétuosité du savant chanoine, était partagée par les plus éclairés des Fribourgeois de l'époque, comme aussi par la majorité des parents. On considérait comme une calamité publique, comme un mal irréparable, la brusque fermeture des classes, et la confiance dans les destinées futures de l'école était à ce point ébranlée qu'à la réouverture des classes nouvellement organisées, le 1 novembre suivant, au lieu des 400 enfants que le P. Girard comptait sous sa direction, 200 seulement se présentèrent...

Parmi ces derniers, se trouvait un petit garçon de 7 à 8 ans, élève de II<sup>me</sup> classe, intelligent et éveillé, qui, certainement, plus que tout autre devait regretter l'absence du bon moine dont il avait éprouvé personnellement la sereine indulgence et auquel fréquemment il servait la messe.

Cet enfant, dernier venu d'une famille patricienne, avait vu le jour le 12 mars de l'année de misère 1816, en une petite maison de la place de Notre-Dame, que son père avait acquise des Griset de Forel et qui, par une assez singulière coïncidence est devenue, l'année dernière<sup>1</sup>, la propriété d'un descendant de sa famille. Sa première couchette avait été le tiroir d'une commode, car son père, qui exerçait la profession de vitrier et remplissait les fonctions d'huissier d'Etat, se trouvait si chargé de soucis et de famille et si fort en peine de la dureté des temps que même l'acquisition d'un humble berceau lui était impossible. A l'heure où cet enfant rentrait à l'école restaurée, il portait le deuil de ce pauvre père et il ne lui restait plus que la direction pieuse et dévouée d'une mère admirable à laquelle

---

<sup>1</sup> En 1919, sauf erreur, cette maison a été acquise par M. Emile Daguet.

il devait, sa vie durant, vouer un culte légitime de tendresse et de respect.

Ce petit garçon avait nom *Jean-Alexandre Daguét*. Il comptait dans ses ancêtres une honorable lignée de patriciens, dont les plus anciens, venus de la Franche-Comté<sup>1</sup>, avaient acquis la bourgeoisie de Fribourg vers la fin du XVI<sup>me</sup> siècle ; et s'il était pauvre en biens matériels, son patrimoine en dons de l'intelligence le destinait à jouer plus tard un rôle important dans l'histoire intellectuelle de Fribourg et à faire grandement honneur à son nom et à sa patrie !

[Alexandre Daguét, en effet, peut compter parmi les plus marquants des Fribourgeois du XIX<sup>me</sup> siècle, non pas seulement par la valeur incontestable de son œuvre historique, mais encore, et surtout, par l'influence qu'il a exercée, par les impulsions intellectuelles qu'il a su créer, par une action, d'ailleurs toute morale et patriotique, qui a fait de lui l'infatigable pionnier, le moteur et l'âme d'une véritable floraison littéraire, de la période la plus prospère et la plus productive en travaux de l'esprit qu'ait connue l'histoire de notre canton<sup>1</sup>.]

Sans doute, comme tout homme, il avait ses travers et ses faiblesses ; il commit des erreurs ; mais Fribourg, qu'il chérissait de tout son cœur, en lui faisant éprouver durement la proverbiale rigueur de l'ingratitude des républiques, n'a pas su discerner ses réels mérites, ni, surtout reconnaître que ses efforts se sont exercés et ont abouti à un résultat inespéré, au milieu d'un ouragan politique bien propre à décourager ou à détruire la sérénité des études et du culte des lettres...

Il semble, d'ailleurs, que Daguét eût été prédestiné à subir toute sa vie le contre coup des circonstances. Entré à

---

<sup>1</sup> On a cru longtemps que la famille Daguét était originaire du Pays de Gex, de récentes recherches ont permis à M. Pierre Favarger de conclure à l'origine franc-comtoise de cette famille. Cfr. *Annales*, 1920, p. 241.

<sup>1</sup> Le passage entre [ ] a été omis à la conférence.

l'école à l'heure où le libéralisme et les tendances conservatrices se livraient de rudes batailles aux dépens du P. Girard, il est demeuré jusques à la vieillesse pris dans les remous de cette interminable lutte. Tantôt en simple témoin, tantôt en combattant, et plus souvent en victime, essayant en vain de concilier les éléments extrêmes et de sauvegarder la culture des esprits, il a frémi de toutes les fièvres et de toutes les angoisses de son temps, il en a partagé et vécu les émotions diverses, les espoirs et les désillusions ; et les événements auxquels il a assisté sont si intimement liés à son activité intellectuelle, ont exercé sur elle une telle influence tour à tour stimulante ou déprimante, que l'on ne saurait apprécier la valeur exacte de son œuvre et de ses initiatives sans le placer constamment dans le cadre tumultueux de son existence !

Remettant à plus tard l'examen critique de son œuvre, je vais donc essayer de suivre les étapes de cette carrière noblement remplie, dont le pays fribourgeois ne peut ni ne doit se désintéresser. Mais comme, forcément, mon étude est appelée à cotoyer sans cesse le mouvement politique du XIX<sup>me</sup> siècle, comme je suis exposé, par mes appréciations, à ne point satisfaire les partis actuels, qu'une filiation plus ou moins légitime rattache aux partis de jadis, je tiens avant toute chose à préciser nettement ma manière de voir. Les luttes, les révolutions, les événements du siècle dernier appartiennent à l'histoire : passant entre eux et nous, modifiant complètement la portée des problèmes, la guerre leur a donné un recul suffisant, et nous devons, à mon sens, être assez dégagés de préjugés pour les considérer tels qu'ils furent, froidement, sans indulgence ni dédain intéressés. Je me propose donc d'exprimer librement, franchement, mon opinion : une opinion très personnelle, basée, non sur l'étiquette de quelque parti, mais sur ma propre conscience, sur mes convictions religieuses et patriotiques. Je n'ai pas le moins du monde la prétention de porter un jugement définitif sur ces questions délicates, ni même d'imposer à qui que ce soit mon sentiment ;

je demande seulement qu'on veuille bien admettre mon entière impartialité et, surtout, mon absolue sincérité !...

\* \* \*

Ayant couronné ses classes primaires en remportant le prix de religion, Alexandre Daguet entra au Collège St. Michel, en la classe de principes, au mois d'octobre 1827, au moment où s'achevait la construction de ce massif bâtiment du Pensionnat, qui devait amener en notre ville une belle affluence d'élèves étrangers, mais aussi aliéner aux Jésuites bien des sympathies fribourgeoises.

[Le Pensionnat, en effet, dès 1828, devint le rendez-vous d'une infinité de jeunes gens des grandes familles françaises : un esprit aristocratique et monarchiste y régnait, et l'on commit l'erreur profonde d'établir une distinction trop tranchée entre les élèves du Pensionnat et ceux du Collège. Les premiers avaient leurs leçons particulières, des maîtres spéciaux, un uniforme élégant, une fanfare, des promenades, des plaisirs, tandis que les externes, dont le grand nombre étaient de simples Fribourgeois, n'avaient rien que leur pélerine d'uniforme et... le respect des beaux noms de leurs camarades. Aussi bien est-il permis de supposer que cette inégalité, se manifestant précisément à une époque où les idées libérales prenaient un développement grandissant, devait singulièrement peser sur les esprits des élèves les moins favorisés et que ceux-ci en ont fait retomber la responsabilité sur les P. Jésuites. Sans le dire expressément, Daguet, en plusieurs de ses écrits, laisse deviner ce sentiment : en outre d'une hostilité de principes, c'est de l'amertume qui se glisse, comme une sorte de rancune d'ancien élève à l'égard d'un établissement où il eut à souffrir...<sup>1</sup>]

---

<sup>1</sup> Le passage entre [ ] a été abrégé à la conférence. On peut trouver des preuves de cette sorte de ressentiment de Daguet à l'égard du collège dans son amusante histoire d'Henri Meunier le Diogène fribourgeois, publiée dans l'Emulation de 1854, dans

Quoi qu'il en soit, le jeune fribourgeois resta huit ans au Collège et y fit de solides études. Sans briller au premier rang, mais occupant toujours une place honorable, il dessinait déjà nettement sa vocation future en remportant chaque année, depuis la classe de principes jusqu'à la 2<sup>me</sup> rhétorique, le prix d'histoire. Il a, sans doute, plus tard, décrié bien souvent les méthodes des Jésuites et, en particulier, leur philosophie qu'il accusait d'étroitesse, de parti pris, d'obscurantisme, mais si elles n'eussent été dictées par l'ardeur de son amitié pour le P. Girard, ou par des préoccupations politiques, ces critiques auraient facilement pu être retournées contre leur auteur ; car c'est bien à la solidité méthodique de ses études classiques que Daguët dut le fondement de sa vaste érudition, la tournure littéraire de son esprit et jusqu'à ses tendances philosophiques elles-mêmes, où malgré les écarts ou les affranchissements de son âge mur, se retrouvait l'empreinte de cette scholastique qu'il raillait ou dénigrait volontiers. Et puis, le Collège, à son insu, lui procurait un autre bien-

---

maint passage de son livre « Le P. Girard et son temps », etc. Et cette correspondance à *l'Helvétie* du 24 août 1841 — non signée, mais certainement de la main de Daguët — le dit de façon assez explicite :

« Le 17 août, écrit-on de Fribourg à *l'Helvétie*, il y avait foule dans la salle basse du Lycée pour assister à la représentation de *Robinson Crusoé*, joué par les élèves du Pensionnat, et à la distribution des prix du collège. Ces représentations avaient été instituées dans le temps pour accoutumer les Fribourgeois et les Suisses à se produire et à parler en public. Depuis quelques années, ils alternent pour cet exercice oratoire et dramatique, avec les élèves français. On a été obligé d'en venir là, à cause des animosités qui s'élevaient entre les deux nations lorsqu'elles étaient mêlées, parce qu'on donnait les premiers rôles aux fils de l'aristocratie française et ceux de gardes, de valets, de figurants aux pauvres suisses. C'était, convenons-en bien, pénible au collège cantonal. Cette année-ci, les Français avaient leur tour, et leur ton ridiculement emphatique a pleinement vengé l'étudiant indigène des humiliations qu'on lui fait avaler... »

fait, moins immédiat ; il renforçait en lui des sentiments religieux que sa pieuse mère lui avait inculqués, et si, au cours de sa carrière, il parut s'en détacher parfois, il put, au déclin de sa vie, retrouver intacte au fond de son âme et laisser fleurir la bonne semence qu'y avait jetée l'éducation de sa prime jeunesse...

[Je serais cependant tenté d'attribuer aussi aux Jésuites — de façon indirecte, sans doute, et en tenant compte d'autres facteurs, sur lesquels j'aurai l'occasion de revenir — une part de responsabilité dans les écarts de doctrine où Daguët se fourvoya malheureusement plus d'une fois. J'ai dit souvent mon admiration et mon respect pour la Compagnie de Jésus et ses méthodes d'enseignement, mais il faut reconnaître qu'à cette époque, les PP. du Collège apportaient dans leur zèle apostolique une sorte d'exagération plus nuisible qu'utile aux sentiments religieux de leurs élèves. En multipliant outre mesure les exercices de piété et les pratiques de dévotion, qu'on rendait plus ou moins obligatoires, en cherchant assez naïvement à découvrir dans les moindres faits-divers un côté surnaturel ou même miraculeux, on ne pouvait manquer d'aller souvent aux fins contraires des très louables intentions qu'on poursuivait. On créait une atmosphère de religiosité plutôt superficielle ; et, tandis que quelques élèves en gardaient la routine et y ajoutaient une tendance au fanatisme et à l'intolérance, d'autres, plus indépendants de caractère, plus intelligents, peut-être, cherchant à échapper à cette contrainte morale, étaient portés à s'affranchir non seulement des pratiques excessives mais encore de devoirs et de dogmes essentiels <sup>1</sup>...]

Esprit éveillé et curieux, naturellement porté à l'ironie, à la controverse et même parfois au doute, Alexandre Daguët, à mesure qu'il avançait en âge, fut ainsi poussé à s'écarter peu à peu de la direction de ses maîtres, d'autant

---

<sup>1</sup> Le passage entre [ ] a été omis à la conférence.

plus facilement qu'un malaise intime agissait sur son esprit dans le même sens. Ce fils de patriciens avait dans le sang l'orgueil farouche qui distingue sa caste : souffrant de l'état d'infériorité où le mettait sa pauvreté, il nourrissait confusément des idées d'affranchissement social, un désir d'égalité, une soif ardente de donner essor à sa valeur dont il avait le sentiment très net, et il se sentait ainsi naturellement incliné vers des tendances libérales.

D'ailleurs, son goût pour l'Histoire, médiocrement satisfait par l'enseignement du Collège, un peu arbitraire, très général et surtout dénué d'esprit national, le conduisit de bonne heure à chercher à compléter ses connaissances, à les approfondir. Il lut tour à tour Guillimann et le baron d'Alt, Jean de Muller, surtout, puis Zschokke et Monnard, et son cœur enthousiaste y découvrit la grandeur, l'éloquence de la Patrie, et il y puisa ce sentiment national intense et vibrant dont il devait garder l'émotion jusqu'à la fin de ses jours !

Mais c'était aussi une école de libéralisme, d'un libéralisme large et vaste, que précisa en lui l'étude d'autres auteurs et, en particulier des ouvrages de Troxler, pour lequel il s'enflamma d'une juvénile mais durable admiration. Le médecin-philosophe lucernois lui révélait les doctrines allemandes ; et naturellement le jeune homme les mit en opposition avec la pure scholastique du collègue, d'autant plus volontiers qu'un de ses professeurs préférés, le P. Jésuite Lückmeyer, professeur de morale, penchait vers ces mêmes théories<sup>1</sup>, et surtout que le P. Girard, dont on sait les tendances kantienne<sup>2</sup>, l'encourageait plutôt à se diriger vers ce libéralisme philosophique puisé dans ses lectures ; au surplus les événements extérieurs venaient encore concrétiser et

---

<sup>1</sup> Cfr. Le P. Girard et son temps, I, p. 224.

<sup>2</sup> Dès 1834, année où le P. Girard était rentré de Lucerne, Daguet avait repris ses fréquentes visites au Cordelier pédagogue.

confirmer ces sentiments. Car, si absorbé qu'il fût par son travail quotidien, Daguët ne pouvait rester indifférent aux mouvements politiques et aux agitations qui se dessinaient autour de lui. Il fut témoin de cette pacifique révolution fribourgeoise du 2 décembre 1830, que l'Histoire a appelée « la journée des bâtons » ; il vit le Gouvernement nouveau — dont les chefs principaux étaient des amis et des partisans du P. Girard — battu en brèche par les adeptes passionnés des Jésuites ; il entendit ces derniers critiquer la Constitution, chercher à ce propos des querelles de doctrine, accuser le gouvernement libéral de renier l'origine divine du pouvoir. Il assista au sermon, en apparence objectif mais certainement agressif, du P. Ferrand sur ce sujet controversé, et il connut les mesures de représailles des autorités : l'interdiction de la chaire à ce prédicateur et son renvoi du canton. Il participait à ce *Valete* de 1832 où à la proposition d'une adresse de sympathie au P. Girard une véritable bagarre répondit en témoignage d'attachement aux jésuites !...

Et les impressions successives qu'il ressentit de tous ces faits, dont se passionnait l'opinion publique de l'époque, s'ajoutant aux théories et aux principes dont il se pénétrait lentement, façonnèrent peu à peu son esprit de telle manière qu'à ses dernières années de Collège, Daguët apparaissait déjà tel que l'ont connu les contemporains de sa vieillesse : patriote avant tout, enthousiaste, libéral, mais aussi impressionnable et susceptible qu'avide de gloire pour son pays et pour lui-même. C'est ainsi que nous le dépeint, en 1835, alors qu'il avait 19 ans, un de ses camarades, Joseph Esseiva de St. Martin — qui fut plus tard jésuite — en un portrait remarquable et singulièrement perspicace, où se retrouvent les traits essentiels du caractère de Daguët à toutes les époques de sa vie, et qu'il convient de citer ici tout au long :

« Le président de la société guillimaniennne est d'une taille médiocre ; mais sa petite personne est bien proportionnée. Quand il veut poser, ses manières ont de l'aisance et de l'aplomb ; hors

de là, elles sont franches, souvent sèches et trahissent parfois le professeur ; sa démarche vive, rapide et brusque, sa parole forte, libre, quelque peu impérieuse, portent l'empreinte de son caractère. Il a le front large, les yeux vifs mais légèrement voilés ; sa figure juvénile a une sorte d'expression sévère et maligne à la fois, et s'empreint aisément de toutes les passions et de tous les mouvements de son âme.

Le fond de son caractère est un mélange d'énergie, d'amour-propre et de liberté ; c'est de là que dérivent en grande partie ses bonnes qualités comme ses défauts.

Il est ravi de trouver de l'âme et dans les hommes et dans les livres ; il est curieux de langues, de vieilles chroniques, de tout ce qui a rapport à la gloire de son pays, et aux grands hommes qui ont bien mérité de l'humanité et de leur patrie, comme de tout ce qui porte un cachet d'originalité. Tout cœur pour ses vrais amis, liant, communicatif, sachant beaucoup et bien, il a tout ce qu'il faut pour faire et cultiver une connaissance, et pour rendre agréable et utile le commerce de l'amitié.

Pour lui, concevoir une entreprise, c'est presque l'exécuter, et ses projets ne sont souvent ni timides ni faciles ; mais il brave tous les obstacles, dès qu'il ne les croit pas insurmontables.

Il loue avec chaleur les productions de ses amis, mais peut-être plus encore, quand il se sent en état d'en faire autant. Extrêmement jaloux des droits de l'amitié, et plein de mépris pour les courtisans de la richesse, il ne peut souffrir qu'un ami lui préfère quelque médor riche et apparent.

Il est trop peu en garde contre son penchant pour la satire et la raillerie ; il s'y livre parfois mal à propos, quand ce n'est pas à tort. Son humeur est assez inégale ; tantôt d'une gaité folle, tantôt brusque et même bourru, malheur alors à tout ce qui lui déplaît ! Dans ces sortes d'accès, la modération n'est pas sa vertu favorite ; il attaque impitoyablement les doctrines qui lui paraissent favoriser le despotisme ou la superstition ; il les poursuit jusque sous la mitre et même sous la tiare, et ne respecte pas toujours les personnes en combattant les opinions. Ses meilleurs amis sont obligés de lui pardonner bien des choses ; mais il sait se les faire pardonner. Quiconque saura lui passer son humeur satirique, sa liberté de penser et son petit ton de supériorité, ne pourra que chérir son commerce.

Partisan prononcé de la liberté et chaleureux adversaire de tout despotisme, mais trop prompt peut-être à prendre les apparences pour la réalité, il se prévient aisément pour ceux qu'il croit les amis de la patrie et du peuple, et contre ceux à qui il ne suppose pas les mêmes qualités, et toujours il sera porté à juger

bien des uns et mal des autres. Mais toutes les fois qu'il est libre de toute passion et de tout préjugé, il montre un sens exquis, un jugement sain et une modération vraiment philosophique.

Il est tout à fait sans façon avec Dieu comme avec les hommes, et quoiqu'il ait une haute idée de la dignité de l'homme, ses discours descendent quelquefois un peu bas, et il ne se respecte ni ne s'observe pas toujours assez.

Il aime la discussion, et quelquefois jusqu'à soutenir le contraire de ce qu'il pense, bien convaincu que la diversité d'opinion est le sel de la société ; cependant il n'aime pas toujours la contradiction, surtout celle des sots. Son amour propre est irascible ; il se fâche aisément et tout de bon, et se réconcilie de même. A-t-il un grave sujet de mécontentement ? il se taira d'abord le plus souvent et paraîtra calme : mais c'est l'Etna sous la neige.

Doué d'un esprit observateur, il se plaît à interroger, surtout les vieillards, les étrangers et les gens instruits ; nul ne sait mieux que lui sonder l'esprit et les connaissances de ceux avec qui il se trouve. Il a la franchise de juger assez favorablement de ses talents ; sur cet article je le crois très sensible au *qu'en dira-t-on*, et l'aveu d'une erreur qui compromettrait son esprit, lui coûte singulièrement. Quand il veut piquer, sans le laisser paraître, il sait lancer un trait avec adresse ; puis il le désavoue ou dit que c'est par badinage ; a-t-il envie de blesser ouvertement ? il serait fâché qu'on ne se fâchât pas.

Il ne dédaigne pas les bonnes grâces des Dames ou de mieux encore ; mais il se met à son aise avec elles, et tient leur malice en respect, en leur laissant voir la pointe de son stylet satirique.

Il est ardent au travail, et, comme César, il croit n'avoir rien fait, s'il lui reste quelque chose à faire. — Nil actum reputam, si quid superesset agendum (Lucain). — Il est parfois distrait, c'est-à-dire, qu'il ne l'est pas, et qu'il fait aisément abstraction des objets extérieurs. Aussi travaille-t-il rapidement. Il aime à produire ; mais son impatience ne peut s'astreindre aux petits détails et à l'ennui de la correction.

Soit indifférence pour tout ce qui ne dit rien à l'âme, soit défaut de délicatesse dans les organes, il fait peu d'attention, dans les auteurs, à ces beautés fugitives, filles de l'art, qui ne servent qu'à l'ornement, à l'harmonie et à la perfection du style : Racine et Virgile doivent perdre pour lui une grande partie de leurs charmes. Avidé d'émotions, il aime tout ce qui est saillant, et il n'aime que cela ; aussi son goût ne paraît-il ni sûr ni délicat.

Cet amour exclusif pour les beautés saillantes est la source d'un défaut qui se trahit dans quelques unes de ses productions, et qui est de viser à l'effet. Dominé par une imagination facile à

exalter, il n'est pas assez en garde contre l'emphase, et contre ce ton enthousiaste, familier aux Allemands, et « que la plupart des écrivains modernes affectent comme un prestige d'éloquence » — Palissot — Mais, à part cela, ses compositions sont pleines tantôt d'intérêt, de gaieté, et de beautés piquantes, tantôt de vivacité et d'énergie ; on y trouve souvent cette heureuse fécondité, qui sait se créer des ressources pour étendre les sujets les plus minces, et fait un usage heureux et fréquent des fruits de ses réflexions et de ses lectures. Il peut aller loin, s'il sait se défier de lui-même et des auteurs modernes, et étudier avec soin ceux des temps passés.<sup>1</sup> »

*(A suivre)*

---

<sup>1</sup> Quelques extraits seulement de ce portrait ont été lus à la conférence.